

QUELQUES TAUPES ALLEMANDES À L'ŒUVRE DANS L'ENCYCLOPÉDIE

La taupe, petit mammifère réputé à tort aveugle, œuvre souterrainement sans savoir toujours vers quelle issue le tunnel qu'elle creuse peut aboutir. Cet animal est une figure singulière du bestiaire philosophique : la vieille taupe, dans *Hamlet*, fore le chemin d'une vérité étouffée ; l'esprit hégélien accomplit un travail souterrain qui produit en lui une nouvelle jeunesse ; l'Europe, selon Marx, une fois la révolution accomplie pourra constater : « Bien creusé, vieille taupe ! » L'animal travaillerait à son insu pour une cause qu'il ne peut entrevoir. En ce sens, on peut dépister la présence de quelques taupes allemandes dans l'*Encyclopédie* : les plus citées auraient pu à bon droit s'émerveiller du sort que les Encyclopédistes leur ont fait. C'est de ce « traitement » qu'il sera essentiellement question ici.

REMARQUES PRÉLIMINAIRES

Parmi les sources qui alimentent certains articles de l'*Encyclopédie*, les unes sont explicitement indiquées, les autres ne le sont pas, non que les auteurs tiennent à les dissimuler mais parce que leur utilisation semble aller de soi. Il a fallu faire un choix dans ce foisonnement d'articles : on ne peut tout dire d'une *Encyclopédie* qui prétend tout dire sans pouvoir y parvenir.

1. On a donc laissé dans l'ombre :

a) Les rapports de l'*Encyclopédie* à la « Science allemande » : par exemple, le très long article « Chimie » dont l'auteur est le chimiste français Venel (1723-1775) et qui cite de nombreux chimistes allemands ; la prépondérance de Stahl est manifeste dans ce texte.

b) Les articles qui traitent de la morale générale (science du bien

et du mal, des vertus et devoirs) et de la morale particulière (science des lois, jurisprudence, économie, politique)¹. En effet, si dans les articles qui traitent de ces matières, Pufendorf est souvent présent comme représentant de la théorie du Droit naturel, les sources principales ne sont pas allemandes. De Jaucourt, auteur de la plupart de ces articles, cite de préférence Grotius, Locke (*Deuxième traité du gouvernement civil*) et Montesquieu (*De l'Esprit des lois*) dont il recopie souvent sans changement des passages entiers. Il ne faut pas cependant négliger que dans l'article « Leibnizianisme », l'auteur, Diderot, écrit : « Le droit était et sera longtemps l'étude dominante de l'Allemagne. »

Il faut garder à l'esprit qu'il est difficile sinon impossible de trouver sur un même thème une unité harmonique : cette disparité peut s'expliquer par la quantité et la diversité des auteurs qui ont contribué à la rédaction de l'*Encyclopédie*. Ainsi, si tel article se fonde sur les travaux de Stahl pour décrire un remède, tel autre dénie à la médecine allemande toute efficacité².

2. Certains articles, dont une étude spéciale est exclue ici, doivent pourtant être mentionnés : Friedrich Grimm, grand ami de Diderot, écrit les textes « Motif » (en musique) et « Poème lyrique ». Diderot rédige le long article « Théosophie » : « Les théosophes ont tous été chimistes, ils s'appellent philosophes par le feu. » Il est ici longuement question de Bohmius. Il s'agit peut-être surtout de dénoncer dans ce texte militant de Diderot, la pente quasi naturelle de l'esprit du nord à sombrer dans l'extravagance mystique. (Paracelse n'était-il pas suisse ?)

3. Il faut souligner, à titre privilégié, la participation à l'*Encyclopédie* d'un Allemand que l'Avertissement du tome second présente en ces termes :

« Nous devons beaucoup à une personne, dont l'allemand est la langue maternelle, et qui est très versée dans les matières de minéralogie, de métallurgie et de physique[...] Ces articles sont extraits des meilleurs ouvrages allemands sur la chimie, que la personne a bien voulu nous communiquer. On sait combien l'Allemagne est riche en ce genre ; et nous osons en conséquence assurer que notre ouvrage contiendra sur une si vaste matière un grand nombre de choses intéressantes et nouvelles, qu'on chercherait en vain dans nos livres français. »

1. *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, « Système figuré des connaissances humaines ».

2. Article « Médecine » : l'auteur est de Jaucourt : « On aime beaucoup la médecine en Allemagne, mais on aime encore davantage les remèdes et pharmaceutiques qu'elle dédaigne ; on travaille, on imprime sans cesse dans les Académies germaniques des écrits sur la médecine ; mais ils manquent de goût et sont chargés d'un fatras d'érudition inutile et hors-d'œuvre. »

Ce savant, qui de plus est appelé philosophe et citoyen, plus soucieux de la vérité que de la gloire, a exigé de rester anonyme. L'anonymat sera levé dans l'Avertissement du tome III : il s'agit de Monsieur le baron d'Holbach, né à Edesheim en 1723 (il mourra à Paris en 1789). Hommage est rendu au baron-citoyen d'avoir fait connaître aux Français les meilleurs auteurs allemands qui ont illustré la chimie, la minéralogie, l'histoire de la terre, la géologie. On estime que d'Holbach a écrit ou inspiré près de quatre cents articles de l'*Encyclopédie*. Certains de ces textes témoignent de son engagement philosophique ; il est responsable, par exemple, des articles « Prêtre » et sans doute de « Représentants », « Théocratie », « Marabout ». La collaboration de d'Holbach correspond directement aux visées des maîtres d'œuvre de l'*Encyclopédie*. Il est bon de dénoncer dans la prêtrise (quelle que soit la religion) un moyen fallacieux et despotique d'exercer son pouvoir ; il est bon d'étudier l'histoire des minéraux et celle de la terre indépendamment du fabuleux récit biblique, il est bon d'introduire dans l'*Encyclopédie* les savoirs et les techniques qui permettent de traiter les minéraux ; les meilleurs praticiens en la matière ne sont-ils pas les mineurs allemands³ ?

L'ENCYCLOPÉDIE ET LA PHILOSOPHIE ALLEMANDE

Un des fils conducteurs qui sera suivi dans cette étude est décelable dans les deux articles signés de Diderot : « Malebranchisme » et « Leibnizianisme ». Dans le premier, on peut lire que Malebranche n'a pu être entendu en Angleterre où régnait la pensée de Locke, ni en Allemagne où dominait la philosophie de Leibniz. Dans le second, Bayle, Descartes, Leibniz et Newton figurent au titre des plus grands des Modernes ; si des êtres immenses pouvaient observer notre terre comme nous examinons les plus petites créatures, ils verraient avant tout « ces quatre merveilleux insectes ».

Il s'agira donc ici d'analyser en quoi certains articles de l'*Encyclopédie*

3. A titre seulement indicatif, citons quelques articles de l'*Encyclopédie* qui sont signés de d'Holbach ou qui peuvent lui être attribués : « Caillou », « Charbon minéral », « Cristal », « Doublets », « Fossile », « Islande », « Ivoire fossile », « Marabout », « Mer », « Montagnes » (dans cet article d'Holbach expose les idées de Johann Gottlob LEHMANN : *Essai d'une histoire naturelle des couches de la terre*, qu'il traduit de l'allemand en 1759) ; « Naphte », « Natif » (histoire naturelle minérale), « Pétrification », « Prêtres », « Représentants », « Samba-Pongo », « Samorin », « Serpent-Fétiche », « Terre », « Théocratie », « Tremblements de terre », « Volcans ». L'avertissement du tome III de l'*Encyclopédie* précise que le baron d'Holbach « a donné les articles qui portent la marque (-) ».

utilisent, exposent, transforment des idées de la philosophie allemande. La plupart de ces articles ont pour auteur Diderot. Entendons par philosophie allemande non seulement celle de Leibniz et celle de Wolf* (qui semblent bien servir de référence majeure) mais aussi et surtout l'ensemble des systèmes que résume et commente Brucker dans son ouvrage : *Historia critica a mundi incunabilis ad nostram usque aetatem deducta*. Ce texte considérable paru de 1742 à 1744 en latin et en allemand a fourni à Diderot qui le lit dès 1750 un incomparable matériau sur l'histoire des systèmes philosophiques de la genèse à « nos » jours. De plus, Diderot trouve dans cette lecture une méthode qui permet d'établir dans la succession des systèmes, un ordre, un sens, une finalité. Mais ce fil conducteur n'est suivi par Diderot qu'avec une fidélité intermittente. Le plus souvent, il le tord.

Reste que lorsqu'à la suite de Brucker, Diderot écrit des articles qui portent sur les philosophies grecque, mosaïque, etc., c'est bien à la source allemande qu'il va puiser. C'est à travers l'exposé de Brucker que Diderot restitue les systèmes de Platon, Aristote, Épicure, Plotin, les Éclectiques anciens...

Il faut comprendre cette fascination ; elle tient en une simple raison : Brucker écrit une *histoire* de la philosophie et cette histoire est *rationnelle*. En bref, pour Diderot, Brucker aurait compris que la raison a une histoire et que l'histoire est raison. Voilà bien la définition même de la philosophie.

Dans l'*Historia critica*, Brucker a moins le souci d'accumuler les documents sur les systèmes philosophiques que de les classer et de les ordonner selon un même principe rationnel. La possibilité est alors ouverte de juger d'un point de vue critique les systèmes selon qu'ils favorisent ou non l'avènement de la rationalité. Cette perspective critique est déterminante pour Diderot : le progrès de la raison philosophique, ou ce qui est égal, celui de la raison, n'ignore pas des périodes obscures, des arrêts, des retours en arrière parfois. La période médiévale témoigne de la possibilité de stagnation. Le *Discours préliminaire* de d'Alembert à l'*Encyclopédie*, et l'article « Philosophie de l'École » admettent sans plus d'examen le jugement de Brucker au sujet du Moyen Âge⁴.

En dépit de ces aléas, il reste que pour Brucker le mouvement historique de la raison philosophique est finalisé : contre les erreurs des systèmes d'inspiration catholique, le pasteur qu'il est défend la foi protestante. En ce sens, un des moments forts du progrès de la raison passe par la Réforme. Diderot saura tirer dans l'œuvre de Brucker les éléments critiques dirigés contre l'Église romaine, mais il ne retiendra

4. C'est une « idée-reçue » au XVIII^e siècle.

* Orthographe respectant les citations données ici de l'*Encyclopédie* (NDR).

pas l'idée maîtresse de l'*Historia critica* : la Révélation dans sa forme retrouvée, réformée permet de hiérarchiser les systèmes et de lutter contre l'athéisme et le matérialisme.

De Brucker Diderot retient que constituer une histoire critique ne consiste pas à établir un inventaire de faits reliés selon une pure succession chronologique-empirique mais bien à instaurer un tableau ou système raisonné des connaissances qui puisse en même temps les ordonner dans un schéma progressif. Ce projet tabulaire correspond précisément au souci des organisateurs responsables de l'*Encyclopédie* : il faut établir un système des savoirs selon un modèle spatial saturé quant à l'ordre constitutif et cependant ouvert. On pourra toujours, en effet, par l'aménagement des cases vides qui correspondent à l'ordre, enrichir et compléter le tableau. La méthode de Brucker que suit Diderot consiste d'abord à analyser les systèmes en les décomposant en propositions. L'examen critique consiste à déterminer si ces propositions découlent les unes des autres et si l'ensemble obéit ou non à des règles de cohérence.

Il s'agit ensuite de constituer l'histoire de la philosophie sur le modèle d'une science causale ; chercher les causes d'un système, c'est dégager les facteurs qui ont présidé à sa production. Brucker insiste sur la nécessité d'établir des biographies (car on est philosophe aussi selon qu'on est homme⁵). Brucker insiste bien davantage sur les conditions historiques qui servent de fond à l'élaboration des systèmes. Enfin, il est nécessaire de pratiquer une histoire récurrente et finalisée si l'on veut ramener la diversité causale à l'unité de ce principe qu'est la lente émergence de la rationalité qui étaye la Révélation. Il est sûr que sur ce dernier point, qui est article de foi, Diderot changera de fil conducteur.

Quelques textes d'histoire de la philosophie qui figurent dans l'*Encyclopédie* témoignent singulièrement de l'inspiration bruckerienne dans leur information et leur mode d'exposition mais aussi d'une rupture fondamentale dans l'interprétation du sens de la philosophie. Par contre, d'autres articles, s'ils n'effectuent pas cette rupture, n'en produisent pas moins dans leurs références allemandes explicites, d'étonnants *déplacements*. Il en est ainsi de l'article « Philosophie »⁶. Ce texte propose, en son début, une définition des plus traditionnelles : la philosophie est sagesse mais aussi savoir de son époque. Si en ses origines, elle

5. Samuel FORMEY, actif collaborateur de l'*Encyclopédie*, a utilisé abondamment l'*Historia* de Johann Jakob BRUCKER. Dans son *Histoire abrégée de la philosophie*, il écrit : « La doctrine des philosophes dépend en grande partie des temps, des lieux et des circonstances où ils ont vécu. »

6. Cet article n'est pas de la main de Diderot. Sur la délicate question de l'attribution des articles dits anonymes, cf. Jacques PROUST, *Diderot et l'Encyclopédie*, Paris, Armand Colin, 1962, chap. iv.

a été confondue avec la religion et la théologie, elle a peu à peu conquis son indépendance rationnelle grâce à l'intervention de « sublimes génies ». Il est précisé que l'étude des diverses conceptions de la philosophie passe nécessairement par la lecture de « l'excellent ouvrage que M. Brucker a publié d'abord en allemand, et ensuite en latin ». Non seulement l'œuvre de Brucker décrit la philosophie dans son histoire mais elle manifeste qu'en dépit des ignorances, des précipitations et autres travers, le savoir et la sagesse n'en ont pas moins connu « des accroissements considérables ».

Le même article se propose ensuite de donner une correcte définition de la philosophie : « Philosopher c'est donner la raison des choses ou du moins la chercher car tant qu'on se borne à voir et à rapporter ce qu'on voit on n'est qu'historien. » Au travail de l'historien s'oppose celui du mathématicien qui calcule et mesure les proportions des choses et celui du philosophe qui cherche la raison des choses et découvre pourquoi elles sont ainsi plutôt qu'autrement.

Il faut noter ici que l'article examiné suppose un double statut de l'histoire ; pur catalogue de faits, elle ne peut être une science (déductive ou expérimentale) ; mais, pourtant, elle est le lieu d'un mouvement progressif des Lumières et en cela elle échappe à l'accumulation empirique des données.

Il faut souligner aussi que la bonne définition de la philosophie (recherche de la raison d'être des choses) s'enracine directement dans la question leibnizienne : pourquoi y a-t-il de l'être plutôt que rien ? En fait, le texte de l'*Encyclopédie* se réfère explicitement non à Leibniz mais à Wolf :

« La définition que M. Wolf a donnée de la philosophie, me paraît renfermer dans sa brièveté tout ce qui caractérise cette science. C'est selon lui la science des possibles en tant que possibles. C'est une science car elle démontre ce qu'elle avance. »

Cette science, dans la mesure où elle englobe tous les possibles passés, présents, futurs, peut être appelée dans l'article de l'*Encyclopédie*, « une véritable encyclopédie ». Affirmation étrange : la philosophie dans sa définition wolfienne permettrait de définir le projet encyclopédique lui-même, en ce que leur souci serait identique : démontrer que rien n'est sans raison.

En fait, l'*Encyclopédie* soumet la philosophie de Wolf à quelques violences. Examinons-en quelques-unes. Il est remarquable qu'à l'antique division de la philosophie en logique, physique, morale, métaphysique, l'article substitue la classification wolfienne en lui faisant subir

des remaniements d'importance. Selon Wolf, la logique, que régit le principe d'identité, fournit une méthode de type analytique au domaine entier de la philosophie. Ce domaine se subdivise en métaphysique spéciale (qui comprend la théologie rationnelle et naturelle, la cosmologie rationnelle et empirique, la psychologie rationnelle et empirique) et en métaphysique générale ou ontologie. L'Encyclopédiste ne s'inspire que très infidèlement de Wolf pour traiter de la logique. Aucune référence n'est faite à la théorie du jugement comme principe de résolution aux identiques, ni, c'est égal, au statut dominant du principe d'identité. La logique relève surtout, dans la tradition de Port-Royal, de l'art de penser et de bien user de son entendement. On ne trouve plus trace, dans l'article, de la distinction wolffienne entre la psychologie rationnelle et la psychologie empirique que la première fondait; l'Encyclopédiste ne semble pas admettre qu'il soit possible de prouver rationnellement l'existence de l'âme. De même la notion de théologie rationnelle a été subtilisée; il ne reste que la théologie naturelle dont Wolf estimait qu'elle dépendait de la rationnelle. L'Encyclopédiste n'envisage pas qu'on puisse par la force de la raison seule démontrer l'existence de Dieu. Le statut de la cosmologie rationnelle et empirique qui, selon Wolf, est la science des essences (des possibles) réalisée est radicalement inversé : cette partie de la métaphysique spéciale devient une science de la matière, la science physique.

L'article enfin, rend hommage à Descartes, Newton, Leibniz, Wolf d'avoir su allier la mathématique et la philosophie; ainsi a pu progresser l'art de raisonner. Ce progrès a longtemps été paralysé par l'esprit de système⁷ toujours complice du préjugé et de la superstition. L'Encyclopédiste réunit dans un même jugement admiratif Newton, Leibniz, Wolf. Or il est remarquable qu'en Allemagne les newtoniens entrent en conflit avec les leibnizo-wolffiens⁸ qu'ils accusent du péché de systématisme.

On retrouve cette méconnaissance de la polémique qui agite en Allemagne les milieux intellectuels dans l'article « Méthode » signé de d'Alembert. La méthode, outil indispensable à toutes les sciences, surtout à la philosophie, consiste à prouver les principes, clarifier les définitions, enchaîner les propositions et les faire naître les unes des autres. Étrangement, l'article ne fait aucune allusion à Descartes. La philosophie est définie par son but suprême :

« Rendre raison de l'existence des possibles, expliquer pourquoi telle proposition doit être affirmée, telle autre niée [...] C'est au philosophe de

7. L'esprit de système est « celui qui bâtit des places et forme des systèmes de l'Univers, auxquels il veut ensuite ajuster de gré ou de force, les phénomènes ».

8. Le conflit semble avoir atteint son comble vers 1750.

montrer comment l'attribut convient au sujet ou en vertu de sa définition, ou à cause de quelque condition... »

Toutes ces affirmations sont à l'évidence reprises de Leibniz par le canal de Wolf. D'Alembert précise que les règles énumérées sont celles mêmes de la méthode mathématique, et il rend mérite à Wolf d'avoir assuré que la mathématique fournit la méthode de toutes les sciences, parce qu'elle est la voie naturelle de l'esprit humain.

Il est clair ici que le « mathématisme » wolfien issu de Leibniz est synonyme de fécondité, de rigueur. D'Alembert ne fait pas état du mouvement d'inspiration newtonienne qui, en Allemagne, met en question la fécondité de la méthode mathématique au nom de la considération des existants ; la causalité ou raison réelle ne saurait se réduire à la raison logique, formelle. Les sciences qui ont pour objet les existants sont incommensurables aux sciences des essences. D'Alembert ne semble avoir cure de cette opposition. Son souci est d'extraire dans la méthode mathématique cette précieuse rationalité qu'après Descartes — qu'il est inutile de nommer tant la notoriété de sa méthode se suffit — Leibniz et Wolf ont su faire émerger dans l'esprit allemand.

Il apparaît que l'utilisation dans l'*Encyclopédie* des références germaniques relève donc d'un choix doctrinal. En cela beaucoup d'articles qui réfèrent à la rubrique générale « Histoire de la philosophie » n'ont guère pour projet de restituer un système, mais bien plutôt de l'exploiter pour étayer une thèse qui lui était indifférente, parfois même étrangère. Ce choix doctrinal n'est pas arbitraire, il est au fondement de la conception de la philosophie que soutient Diderot. La philosophie moderne qui affirme le règne de la raison, la libre démarche d'un esprit devenu enfin responsable de soi, prend la forme de l'*éclectisme*. Dans l'article qui porte ce titre et qui est d'une exceptionnelle longueur, Diderot pose les principes qui doivent régir la discipline dont Brucker a tracé l'esquisse : l'histoire de la philosophie. Être éclectique (c'est-à-dire philosophe) consiste à user en tout de la faculté rationnelle instruite par l'observation de la nature, contrôlée par l'expérience que les systèmes abstraits n'ont jamais pu saisir. Le système vrai, au contraire, permet par vérification, d'ordonner, de classer et donc de rendre les faits intelligibles. L'éclectisme, qui se confond pour Diderot avec ce qu'on peut appeler un empirisme rationnel, a toujours habité le véritable esprit philosophique. Si, au XVIII^e siècle, l'éclectisme s'épanouit dans l'entreprise encyclopédique, c'est dans la juste mesure où l'esprit du temps parvenu à maturité peut *choisir* dans les systèmes antérieurs des grains de vérité jusqu'ici demeurés à l'état séminal. L'éclectisme est une clé sans laquelle on décrypte difficilement les interprétations que Diderot

propose de quelques œuvres philosophiques. Deux exemples sont ici éclairants : les deux articles consacrés à la pensée de Christian Thomasius et à celle de Leibniz.

Dans l'article « Thomasius »⁹ (qui comporte dix pages), Diderot suit la méthode de Brucker dont il est très fidèlement inspiré ; à la biographie succède l'exposé analytique des principes de la philosophie de Thomasius : théorie de l'Être, de Dieu, de la matière, de l'homme, du droit, de la politique. La longueur de l'article ne s'explique pas seulement par la référence au texte de Brucker. En fait, Diderot décèle dans l'œuvre et la personne de Thomasius une valeur exemplaire : sans doute fut-il théosophe (n'a-t-il pas sombré dans cette extravagance de vouloir concilier les idées mosaïques, cabballistiques, chrétiennes ?) mais il est rationaliste, il défend la tolérance et la libération des mœurs ; il critique les institutions religieuses et politiques. Thomasius est bien ce réformateur de la philosophie en Allemagne que l'*Encyclopédie* doit honorer. Il est un des « fondateurs de l'éclectisme renouvelé ».

L'article « Leibnizianisme » illustre singulièrement le passage au crible que pratique Diderot en histoire de la philosophie. Le texte comporte selon la méthode de Brucker, toujours suivie, biographie et exposé des propositions du système. L'article est un long éloge du philosophe que, selon Diderot, l'Allemagne n'a pas su reconnaître ; et pourtant il est à son pays ce que Platon, Aristote et Archimède ensemble ont été à la Grèce. C'est à l'*Encyclopédie*, à la France de porter réparation à Leibniz. Encore est-il qu'il faut comprendre l'enthousiasme de Diderot. L'article met l'accent, dans l'œuvre leibnizienne sur les « méditations rationnelles », les mécanismes de la connaissance, les règles de la logique, le principe de raison suffisante (affirmer que tout a sa raison a pour Diderot un sens polémique)¹⁰. Leibniz a démontré l'inutilité du recours excessif au règne de la Grâce. Il s'est attaché au projet d'une langue universelle qui avait pour but de « mettre en société toutes les nations ». Il s'est intéressé aux machines susceptibles d'alléger le travail des hommes. Rationaliste, logicien, mécanicien, géomètre, juriste, « technicien », tolérant, esprit libre, Leibniz est une figure privilégiée de l'éclectisme moderne.

Et n'est-il pas, de plus, argument décisif qui emporte la faveur de

9. THOMASIIUS Christian : 1655-1728 ; fils de Thomasius Jacob qui fut le maître de Leibniz. Auteur d'ouvrages de jurisprudence : *Fundamenta juris naturae et gentium* (1705) ; de philosophie : *Introduction à la philosophie rationnelle*. Diderot, dans l'article cité, souligne complaisamment que Thomasius considérait que le luthéranisme n'est qu'une secte parmi d'autres, que la légitimité du mariage n'était pas plus démontrable que celle du concubinage, etc.

10. Ainsi Diderot peut écrire que Leibniz était encore théologien « dans le sens strict de ce mot ». Comprenons ce sens strict : un théologien est celui qui perfectionne la logique.

Diderot, le père malheureux d'un *projet encyclopédique*? Leibniz, après avoir écrit une thèse sur les cas complexes du droit publiée sous le titre *Specimen Encyclopediae in Jure*, s'était intéressé à une initiative d'Alstedius : il s'agissait de rapprocher les différentes sciences et de tracer les lignes qui permettaient de les mettre en communication. Le projet n'aboutit pas. Mais il est sûr que Diderot peut y reconnaître l'ambition même qui est à l'origine de son entreprise : l'*Encyclopédie* se propose de dessiner le tableau ou système des connaissances humaines et d'établir entre elles un tissu de relations. L'échec de Leibniz est exemplaire : le travail encyclopédique est difficile et rare. Il expose ceux qui s'y consacrent à la persécution. Mais puisqu'il est historiquement nécessaire, aucune force ne pourra entraver son accomplissement. Les références de l'*Encyclopédie* à la philosophie allemande ne relèvent pas d'un simple recours érudit. Elles étaient — peut-être même rendent-elles possible — une théorie de l'histoire de la philosophie finalisée par une rationalité *immanente*. C'est en ce point que l'œuvre de Brucker est exploitée et trahie.

Ces références — la pensée de Leibniz est ici dominante — fournissent un sol où peut s'enraciner l'œuvre encyclopédique. Il appartient aux philosophes français de consacrer leur vie à la réalisation d'un projet qu'un des meilleurs esprits de l'Allemagne n'a pu conduire à terme.

Citons Diderot :

« Leibniz avait appelé à son secours quelques savants : l'ouvrage allait commencer, lorsque le chef de l'entreprise, distrait par les circonstances, fut entraîné à d'autres occupations, malheureusement pour nous qui lui avons succédé, et pour qui le même travail n'a été qu'une source de persécutions, d'insultes et de chagrins qui se renouvellent de jour en jour, qui ont commencé il y a plus de quinze ans, et qui ne finiront peut-être qu'avec notre vie »¹¹.

Michèle CRAMPE-CASNABET,
École normale supérieure,
Fontenay-aux-Roses.

11. Article « Leibnizianisme ».